


## La femme au XVIIIe Siècle



La société du XVIIIe siècle nous apparaît comme la plus élégante, la plus spirituelle, la plus séduisante qui ait jamais été. Aucune n'a eu un goût plus sûr, plus délicat et plus ingénieux, et si ses mœurs ou ses idées n'ont pas toujours mérité que des louanges, "sa grâce est restée la plus forte". D'autres époques ont cherché le beau ou le grandiose, celle-là n'a cherché que le joli et, dans ses modes comme dans ses œuvres d'art, survit pour nous, exemple souvent consulté, l'âme légère et frivole de ce siècle charmant. Il en est peu où la femme ait eu autant d'influence, qui aient été, comme nous dirions aujourd'hui, aussi résolument "féministes". La vie sociale se renouvelle de fond en comble à la mort de Louis XIV : un sentiment universel de détente se produit. Le grand règne finit dans la tristesse et le désenchantement. A l'ennui profond qui entourait le roi, réfugié en compagnie de Mme de Maintenon et de quelques courtisans dans un coin de cet immense palais autrefois brillant de tant de fêtes et de cortèges, et devenu maintenant morne et silencieux, à cette atmosphère de piété rigide, succède une curiosité intellectuelle plus vive et comme rajeunie. "On ne songe plus à bien penser, mais à penser hardiment." On se soucie de moins en moins des apparences et des attitudes majestueuses ; le naturel reprend ses droits. Il y a du reste un certain relâchement des croyances, et les mœurs deviennent faciles, trop faciles même. L'esprit de libre discussion commence à apparaître et, jusqu'à la fin du siècle, il ira se propageant sans cesse dans les salons où, sous la présidence de femmes éminentes, se donnent rendez-vous les hommes de lettres et les grands seigneurs.

Dès l'enfance, la jeune fille est entourée de cette élégance et de ce raf-

finement qui caractérisent l'époque. Dès son jeune âge, le couvent la reçoit pour la préparer au rôle qu'elle devra plus tard remplir dans le monde. Ce couvent n'est pas, du reste, la maison morose et sévère, à la discipline étroite et stricte que nous pourrions nous figurer. L'aspect en est souriant et aimable pour charmer les yeux et rendre le séjour agréable.

C'est plutôt une demeure aristocratique, confortablement aménagée, où se réunit une société choisie, où, sous la direction de femmes distinguées, les jeunes filles apprennent à "tenir état de femme qui doit vivre dans le monde".

C'est là que l'art de bien saluer, la technique compliquée de la révérence, sont enseignés par ces "maîtres de grâces" que les gravures du temps nous représentent fluets et sautillants, la perruque bien poudrée, la mine gracieuse et souriante. Ce personnage important se multiplie en conseils auprès de ses élèves, car une révérence bien réussie "doit être à la fois naturelle, moëlleuse, gracieuse, modeste et noble". Tant de qualités ne sont pas de celles qui s'acquièrent en un jour. M. Jourdain en savait quelque chose, et nous ne serons pas étonnés, après cela, d'entendre dans une comédie de Régnard un professeur demander trois ans pour former un élève.

Les maîtres d'agrément enseignaient aux petites marquises, la déclamation, la musique et la danse. La harpe, le clavecin ou la guitare remplissaient alors, dans les familles, le rôle bruyant accaparé presque exclusivement de nos jours par le piano. La musette elle-même jouit d'une certaine vogue quand l'amour de la nature transforma pour un temps en bergères les grandes dames de l'époque.

"Que de choses dans un menuet!" s'exclamait le célèbre Marcel, dont la réputation fut grande sous le règne

de Louis XV. Et en effet, n'est-ce point là que la femme peut manifester le plus complètement la grâce de ses gestes et le goût de son arrangement? Il fallait savoir, d'un coup de talon assuré, rejeter de côté la longue traîne de la jupe, soulever légèrement les falbalas, avancer la pointe d'un pied mignon, éviter avant tout "de jamais amuser d'une chute l'impertinence des marquis". La gavotte, le passe-pied, la chaconne, la sarabande réclamaient encore mille soins particuliers et précieux. Mais aussi, quelle joie, quel orgueil quand on montrait tous ces talents acquis, dans les réunions et les bals auxquels l'abbesse conviait les parents et les amis. On avait un avant-goût de l'effet que l'on produirait plus tard, et ces fêtes charmantes, nous apprend un auteur d'alors, étaient recherchées de tous, "surtout des jeunes femmes qui n'allaient pas seules dans le monde et préféraient ces bals aux autres parce qu'elles n'étaient pas forcées d'être toujours assises à côté de leurs belles-mères".

Quand la jeune fille quittait le couvent, elle devait emporter, de son séjour dans un milieu si peu austère, le souvenir le plus doux et le plus cher. Une éducation semblable la préparait à figurer dignement dans les salons ou à la cour: elle en connaissait les manières avant d'y avoir fait ses débuts. Dans ces intérieurs charmants, qui n'ont plus la majesté hautaine et impressionnante d'autrefois, d'où l'on a exclu les meubles encombrants et incommodes surchargés de dorures, où le style rocaille déploie toute la souple variété de son ornementation, elle saura plus tard tenir sa place dans cette élite raffinée qui entoure les célébrités littéraires ou artistiques "et mêler le beau langage aux hautes sciences".

Dans ses atours charmants, poudrée, fardée, la mouche au coin de l'œil ou dans la fossette que creuse le sourire, elle se rendra en chaise à porteurs chez Mme de Lambert ou Mme de Caylus, entendre Adrienne Lecouvreur, la grande tragédienne qui a mis à la mode cette coutume, passée dans nos mœurs aujourd'hui,